

Comme des frères qui s'aiment

Laurent Stalla-Bourdillon

Directeur du Service pour les professionnels de l'information

Le voyage de François aux Émirats arabes unis fut l'occasion d'une célébration de plus de 100 000 personnes, semblable à celles de précédents voyages pontificaux. Pour autant, l'enjeu de la venue de François à Abu Dhabi se trouve bien davantage dans sa rencontre avec le docteur Ahmed Al Tayeb, grand imam d'Al-Azhar, et dans la signature d'une déclaration commune dont la portée historique ne semble pas suffisamment perçue. Gageons que le texte même signé par les deux hommes n'a pas encore été découvert, lu et étudié sur le fond. Si les autorités religieuses et les personnalités politiques prennent leurs responsabilités en vue du service du bien de leur société et des leurs fidèles, ils ne pourront se priver de la richesse de ce document commun.

Les souffrances de tant d'innocents dans le monde ont atteint un tel niveau qu'il n'est plus possible de rester passif. L'humanité s'autodétruit lorsque sa relation à Dieu se pervertit. Cette perversion a deux causes : soit l'oubli

de Dieu qui engendre l'individualisme et l'indifférence, soit la corruption de l'idée même de Dieu, devenant une idole dont la défense justifierait toutes les violences. Ainsi, ils écrivent : « *Nous déclarons fermement que les religions n'incitent jamais à la guerre et ne sollicitent pas des sentiments de haine, d'hostilité, d'extrémisme, ni n'invitent à la violence ou à l'effusion de sang. Ces malheurs sont le fruit de la déviation des enseignements religieux, de l'usage politique des religions et aussi des interprétations de groupes d'hommes de religion qui*

Les souffrances de tant d'innocents dans le monde ont atteint un tel niveau qu'il n'est plus possible de rester passif.

ont abusé – à certaines phases de l'histoire – de l'influence du sentiment religieux sur les cœurs des hommes pour les conduire à accomplir ce qui n'a rien à voir avec la vérité de la religion, à des fins politiques et économiques mondaines et aveugles. C'est pourquoi nous demandons à tous de cesser d'instrumentaliser les religions pour inciter à la haine, à la vio-

lence, à l'extrémisme et au fanatisme aveugle et de cesser d'utiliser le nom de Dieu pour justifier des actes d'homicide, d'exil, de terrorisme et d'oppression. » Partant de là, trois aspects justifient la qualification d'« historique » de cette rencontre.

– À l'heure où les sociétés européennes sont gagnées par la tentation sordide de céder au rapport de force et à la confrontation des religions, ensemble, les deux responsables religieux, le pape et l'imam d'Al-Azhar, donnent le signe diamétralement opposé à cette représentation. Les religions sont faites pour se parler, les divergences de doctrines sont assumées dans le respect des croyants reconnus comme des frères et des sœurs. Ils affirment ainsi que le bien n'est pas quelque chose à faire, mais quelqu'un à aimer, comme le disait Maurice Zundel.

– Ensemble, à l'heure où l'islam dans le monde est très gravement menacé par la prolifération du fondamentalisme d'un islam radical, le pape François vient s'approcher de ce « frère croyant » pour « l'aider et l'aimer ». Ce faisant, il met en œuvre sa conscience de la mission de l'Église « hôpital de campagne », allant « aux périphéries » pour offrir les soins qu'il sait devoir apporter pour le bien de l'humanité dans son ensemble. L'islam wahhabite ou salafiste est l'expression d'une double spirale de

Luttant déjà contre les dérives fondamentalistes, l'imam Ahmed Al Tayeb se laisse rejoindre par le pape François, et accepte son amitié.

violence : violence d'un enfermement dans une radicalisation qui ne connaît pas de fin, et violence d'une ambition hégémonique cherchant à imposer à tous sa propre aliénation. De même que personne ne peut s'extraire seul d'une ornière, cet islam ne pourra se réformer tout seul, il a besoin d'être aidé par d'autres croyants, et cette aide consiste à s'approcher de lui et à venir lui parler de Dieu. Luttant déjà contre les dérives fondamentalistes, l'imam Ahmed Al Tayeb se laisse rejoindre par le pape François, et accepte son amitié. Les religions signifient ainsi que leur dialogue réciproque, basé sur l'estime due à un autre croyant, est le vaccin contre les gènes de la pathologie de la toute-puissance qui menacent constamment l'inclination religieuse.

– Ce faisant, le pape François exerce son apostolat en actes, et non seulement en paroles,

en faisant de la relation à l'autre l'expression visible de sa propre vérité doctrinale qui inspire sa foi catholique. Loin de taire ce qui fait le cœur de la foi au Christ, il en donne le témoignage mondial en faisant primer la communion sur la division, la fraternité humaine sur la concurrence doctrinale. Rien ne témoigne davantage du christianisme que la relation à l'autre, conformément au Dieu un et trine, Trois Personnes divines, Père Fils et Saint-Esprit, dont les relations les personnalisent comme telles. François sait que Dieu se donne à connaître dans la vérité de son être dans les relations humaines, germe divin portant le dynamisme et la promesse d'un de soi à l'autre. Le pape François ne rejoue pas l'histoire, mais comme saint François d'Assise avant lui, il se fait le témoin providentiel en ce XXI^e siècle, des conditions de possibilité d'un avenir pacifié.

Par ce triple engagement commun, cette rencontre est déjà historique et prophétique pour « *vivre comme des frères qui s'aiment* ». « *L'humanité doit vivre comme une seule famille si elle veut survivre* » disait le jésuite Pierre Teilhard de Chardin. La déclaration d'Abu Dhabi sur « *la fraternité humaine* » devra maintenant être diffusée, commentée et patiemment étudiée sur le fond, afin que l'humanité forme une fraternité gardienne de la maison commune.

La méfiance, cette maladie de l'âme européenne

Mario Giro

Ancien ministre italien (1)

Rien ne va plus entre France et Italie ? Les apparences sont trompeuses. Les liens entre nos deux pays restent forts : depuis la guerre, c'est une longue histoire de voisinage, de collaboration, de coopération. Ce n'est pas une situation politique fâcheuse qui pourra changer cela. Il n'empêche : le rappel à Paris de l'ambassadeur de France à Rome est une sonnette d'alarme qu'il faut prendre au sérieux. Au fil des mois, un crescendo de polémiques, petites phrases et quelques insultes, a dangereusement abîmé la relation entre les deux gouvernements. Il y a là quelque chose de sinistre, alors que les incompréhensions entre Européens se multiplient. Paradoxalement, plus l'Europe aurait besoin d'unité et plus elle se divise. Nous

vivons un climat de méfiance qui s'alourdit.

La question des migrations y est pour quelque chose. Pour être honnête, aucun pays d'Europe ne peut plaider son innocence : nous avons tous contribué, à un moment ou à un autre, au choc des égoïsmes. Mais cela n'est qu'un des sujets de controverse, aussi important soit-il, et il serait inutile d'énumérer tous les autres en entrant dans le petit jeu des accusations réciproques. Logique infantile à quoi nous pousse le vent émotionnel du moment.

Le plus grave c'est cette culture de la méfiance et de l'affrontement qui se répand et se renforce, cette maladie de l'âme européenne qui nous fait voir des ennemis partout, au point de les fabriquer de toutes pièces. Or c'est précisément cela que la construction européenne a voulu interrompre. Il ne s'agit pas seulement de conflits politiques passagers. La question est plus profonde. Elle est culturelle. Le vent souverainiste – contre le-

Les pays européens se doivent de coopérer en se respectant, sous peine de déclin. Le fait que l'un déclinerait avant l'autre ne serait qu'une piètre consolation.

quel aucun pays d'Europe n'est immunisé – travaille en profondeur les consciences pour diviser les peuples, semer le doute, encourager un sentiment complotiste diffus.

Il est facile de trouver des contentieux – vieux et nouveaux – entre pays, par exemple entre l'Italie et la France. Normalement, ils seraient canalisés par la gestion politico-

diplomatique des affaires. Mais si l'on devient la proie de la « géopolitique des émotions », voilà que tout change. Chaque menue agitation devient alors un choc, chaque petite phrase un éclat, chaque critique une insulte à laver.

Les autres grandes puissances profitent de cette division, de ce piège que nous avons échafaudé tout seuls. Si on n'y met pas un terme il se renfermera sur nous. Les pays européens se doivent de coopérer en se respectant, sous peine de déclin. Le fait que l'un déclinerait avant l'autre ne serait qu'une piètre consolation. Dans cette logique, ne risquons-nous pas d'entraîner dans la déchéance la démocratie représentative elle-même, qui a fait de l'Europe ce qu'elle est ?

Sortir de la logique de l'affrontement est la seule véritable arme contre toute dérive plébiscitaire qui n'aime pas la complexité, le dialogue et la négociation. Il faut gagner cette bataille culturelle avant tout, en gardant la tête froide, en utili-

sant tous les outils démocratiques à disposition. Parfois, il est sage d'ignorer la provocation : le souverainisme se nourrit de conflits.

Le discours sur l'Europe de demain est simple : renégocier des règles qui ont été écrites en temps de pensée unique hyperlibérale et qui ont échoué avec la crise. Une politique – nationale et européenne – viable ne peut que se reconstruire sur des bases de solidarité et de justice. Devant le défi d'une mondialisation qui brouille les fréquences, qui nous rend confus et facilement irritables, nous avons déjà dans notre culture commune tous les remèdes. Tenons le cap et ne nous laissons pas dévoyer : tout le reste n'est que vent, diversion, vanité.

(1) Professeur de sciences politiques à l'Université de Pérouse, ancien vice-ministre italien des affaires étrangères et de la coopération internationale, ancien responsable des relations internationales de la communauté de Sant'Egidio.